

TROIS BALADES INSPIRÉES DANS LE

CONNEMARA

Iles, fjord et montagnes : cette contrée sans chemins balisés est encore préservée. Nous l'avons parcourue en suivant un guide passionné, Michael Gibbons.

PAR FAUSTINE PRÉVOT (TEXTE) ET KIERAN DODDS (PHOTOS)

Le refuge des saumons et des truites

Au milieu du massif des Twelve Bens et de ses tourbières, le lac de Derryciare, long de 4 kilomètres, compte parmi les coins de pêche les plus réputés.



INISHTURK, L'ÎLE D'AMOUR DES OISEAUX

Sur une falaise d'Inishturk, petite île située en face du comté de Mayo, un macareux moine rejoint l'un de ses congénères. Ces oiseaux de haute mer vivent dans l'Atlantique Nord. En période de reproduction, ils font leur nid sur la roche couverte de silènes, une plante herbacée. Ce site est un point d'observation privilégié pour les ornithologues.

 Voir reportage 1





DIAMOND HILL, LA MONTAGNE SACRÉE

Dans le parc national du Connemara, le sentier de Diamond Hill offre une vue saisissante sur la baie du port de Ballynakill et l'île d'Inishbofin. En contrebas s'étendent les pâturages et les tourbières brunes, combustibles traditionnels pour les fermiers.

✚ Voir reportage 2.



KILLARY HARBOUR, LE FJORD HANTÉ

Daté de 20 000 ans, Killary Harbour est l'un des rares fjords d'Irlande. Il garde les traces de la Grande Famine (1845-1851), conséquence d'une maladie de la pomme de terre qui était l'aliment de base de la population. Affamés et ruinés, des milliers de paysans furent alors employés à tailler des chemins dans le roc.

[➤ Voir l'histoire](#)



Michael Gibbons, éternel amoureux du pays

Archéologue, cet «Indiana Jones» irlandais, natif de Clifden, a prospecté des milliers de sites, mais sa terre de prédilection reste le Connemara. Il y a exhumé ses premières tombes mégalithiques à l'âge de 17 ans, avant d'enchaîner sur des centaines de découvertes, aidé par les fermiers de la région. S'il donne des conférences dans les grandes universités, dont celle d'Oxford, ce cinquantenaire adore jouer les guides de randonnée pour son agence Connemara Walks. Avec ce compagnon de route, érudit et enthousiaste, les tourbières et le littoral deviennent un livre ouvert sur une histoire qui court des origines de la civilisation jusqu'au IX^e siècle.

1 LA BELLE ESSEULÉE

SORT DE L'OUBLI

Son nom signifie «l'île au sanglier». Inishturk, à 14 kilomètres au large des côtes du comté de Mayo, n'est pas loin de figurer une terre vierge. Au-delà de l'embarcadère, le sentier s'interrompt avant les premières pentes. Le groupe des randonneurs se met dans la trace de Michael Gibbons à travers collines et vallons percés de lacs et tapissés de sphaigne, une mousse d'un jaune soufré. Une soixantaine d'habitants s'accrochent encore à ce jardin d'éden de 12,5 kilomètres carrés, plus petit que l'île d'Ouessant. Pourtant, Inishturk a été peuplée dès la préhistoire, comme en témoignent des vestiges de murs datant de l'âge de bronze. On y rencontre aussi des ruines évoquant les guerres de l'époque napoléonienne. Au sommet d'une colline, subsiste une tour Martello, un type de fortin arrondi dont les Anglais se servaient pour prévenir la menace d'une invasion française. Dans les anfractuosités de l'édifice, poussent désormais de petites fleurs blanches, les cristes marines.

La nature a repris ses droits. C'est un sanctuaire pour la faune, en particulier les oiseaux. La plupart d'entre eux nichent dans les falaises garnies de plantes duveteuses de couleur mauve. Au-dessus des rochers baignés par des eaux émeraude, une colonie de fulmars se livre à un étourdissant ballet aérien. Soudain, des cris stridents se font entendre. «C'est le faucon. Il vole plus haut et attaque en piqué, à 160 km/h !», s'exclame Michael. Les macareux moines sont moins démonstratifs. Pour admirer ces «perroquets de mer» reconnaissables à leur plumage noir et blanc et à leurs pattes orange, il faut enjamber une clôture et se pencher au-dessus d'une falaise. Posés sur un éperon rocheux, deux d'entre eux se frottent du bec, d'un rouge vif, car c'est la saison des amours. Dauphins et baleines croisent dans ces eaux littorales classées en zone protégée.

L'observation des oiseaux et des mammifères marins pourraient procurer une source de revenus aux îliens. Car Inishturk, longtemps négligée, vit des

aides gouvernementales. L'école primaire fonctionne avec sept élèves. A l'entrée de l'ancien port de Portdoon qu'auraient construit des pirates, nous passons à côté du terrain de football gaélique remis à neuf voici quatre ans. «En 2008, Inishturk a remporté le tournoi inter-îles. Jouaient tous ceux qui étaient capables de marcher, entre 15 et 60 ans !», s'amuse Michael. Dans les trois dernières années, on a tracé une ébauche de sentier et ouvert un centre d'exposition. «L'Etat veut à tout prix éviter ce qui est arrivé à l'île voisine d'Inishark, abandonnée en 1960, à cause de l'épuisement des tourbières et de l'exil des jeunes sur le continent.»

Les enfants de pêcheurs quittent le métier pour piloter des ferries

Dans de l'attente cette manne touristique, les pêcheurs tentent de survivre. Le matin même, nous avions croisé deux marins dans un «currach», ce bateau léger de l'Ouest, chargé de plusieurs nasses remplies de homards et de crabes. Les chalutiers ramènent aussi du lieu et du maquereau. Originaire de l'île sœur d'Inishbofin, John Concannon a vécu de la pêche toute sa vie. A 75 ans, svelte et souriant, il continue à fabriquer des currachs, mais ne sort plus beaucoup en mer. «Pour attraper la même quantité de poissons qu'avant, il faut deux fois plus de nasses...» Ses fils ont quitté le métier et pilotent l'un des ferries qui relie l'archipel dont fait partie Inishturk et le continent. De retour à l'embarcadère, nous apercevons justement celui qui, depuis 1999, a rompu l'isolement séculaire de ces îles aux oiseaux, et sans doute changé leur destin.



Une inattendue oasis maritime
Sur l'île d'Inishturk, ces marcheurs s'approchent d'un lac blotti au creux d'un vallon. Un autre sert de réserve d'eau pour les 65 insulaires lors des étés trop secs.



L'océan est encore leur jardin
A bord de leur bateau traditionnel, le «currach», les derniers pêcheurs remontent leurs nasses remplies de homards. Selon la coutume, certains embarquent une fiole d'eau bénite.

2 L'OLYMPES DES RANDONNEURS

Dès l'amorce du sentier, sa forme en pointe de diamant aimante le regard. Culminant à 425 mètres d'altitude, Diamond Hill se découpe au-dessus du parc national du Connemara. C'est l'un des nombreux sommets de cette aire de 200 hectares, classée en 1980. Dans cette région, les collines et les montagnes sont sacrées. Peut-être pour avoir toujours nourri leurs habitants. Le bétail y trouve de vastes herbages. Mais c'est surtout le royaume des tourbières, subtil dégradé de blonds et de bruns. De cet écosystème, les fermiers tirent des végétaux qui maintiennent le toit de leurs maisons, mais aussi de la tourbe pour se chauffer et des souches de pin pour construire des meubles. Aujourd'hui, cet environnement que nous parcourons est menacé par la plantation de millions d'hectares d'arbres, mais aussi par la récolte de la tourbe. D'abord opérée à la main, celle-ci est devenue intensive avec la coupe mécanique. En dehors du parc, des zones de conservation spéciales ont été instituées. Pour John O'Halloran, notre guide qui est aussi fermier, l'impopularité de cette mesure s'explique : «Les agriculteurs considèrent que l'Etat empiète sur leur droit de propriété, qu'ils placent au-dessus de tout. Quand nous investissons, ce n'est jamais dans un tour du monde ni dans une cave à vins, mais dans la terre.»

Au milieu de l'herbe rase, apparaissent bientôt deux poneys du Connemara, un poulain ivoire blotti contre sa mère. Le parc abrite nombre d'essences et d'espèces : orchidées, plantes insectivores, cerfs, martes, lièvres bruns, chèvres sauvages. Mais aucun animal n'est aussi emblématique. Selon la tradition,

DIAMOND HILL ▲



le poney serait apparu au XVI^e siècle et résulterait du croisement entre la race locale et des chevaux de l'Armada espagnole rescapés d'un naufrage. Eleveur pour son plaisir, John ne croit pas à cette version. «Les unités de cavalerie n'auraient jamais navigué avec plusieurs étalons: ils se seraient entre-tués. En revanche, les Espagnols ont commercé avec les Irlandais de l'Ouest pendant des siècles. Ils ont pu en exporter un, de temps en temps.» A quoi tient son incroyable réputation ? «Comme les gens d'ici, habitués aux sols accidentés et au mauvais temps, il se montre agile et robuste.» Parfois obtenus par insémination artificielle d'un étalon prestigieux, les poneys sont vendus pour la promenade, pour la chasse mais aussi les compétitions de dressage ou de jumping. Leur prix peut varier de 150 euros, pour un jeune spécimen, à 2 000 euros. Voire au-delà, comme la traduit l'expression anglaise : «The sky is the limit !» (Le ciel est la limite).

«Là-haut, même si vous n'avez pas la foi, vous éprouvez le sentiment d'une présence»

La montée se poursuit de chemins gravillonnés en pontons en bois et en luisants escaliers de schiste. Camouflé derrière sa veste de chasseur et ses lunettes de soleil, John se risque à évoquer la dimension spirituelle de l'ascension pour les Irlandais : «Nous avons sept montagnes sacrées, tel Croagh Patrick, qui attire 25 000 personnes pour le pèlerinage annuel. Je suis agnostique, mais vous n'avez pas besoin d'être religieux pour éprouver le sentiment d'une présence.» Au sommet du Diamond Hill, le randonneur a le souffle coupé et ce n'est pas seulement à cause des derniers mètres, sacrément escarpés, mais d'un panorama d'une beauté surnaturelle. D'un côté, les îles d'Inisbofin et d'Inishturk se détachent sur le cobalt des flots ; de l'autre, se dressent les Twelve Bens. Ce massif serait né des mains d'un géant, qui aurait défié l'un de ses congénères au lancer de pierres et propulsé un gigantesque rocher jusqu'ici. Une légende à la mesure de ces montagnes.

La pierre du culte

Sur la colline de Cashel, ce dolmen servit d'autel aux catholiques persécutés par les Anglais au XVIII^e siècle.



Un belvédère naturel

L'un de nos guides, John O'Halloran, atteint le sommet de Diamond Hill. Ce pic est couronné par les Twelve Bens. Schistes et marbres gris affleurent sur les pentes de ce massif qui culmine à 720 m d'altitude.